

Territoire, langue et identité : présences nordiques dans l'Ouest canadien

Liliane Rodriguez

Volume 29, numéro 2, 2017

Territoire, langue et identité : présences nordiques dans l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042264ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042264ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rodriguez, L. (2017). Territoire, langue et identité : présences nordiques dans l'Ouest canadien. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 29(2), 349–357.
<https://doi.org/10.7202/1042264ar>

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Territoire, langue et identité: présences nordiques dans l'Ouest canadien

En 2016, une session du Congrès international d'Études francophones intitulée «Direction Nord: Présences du Nord dans l'imaginaire et la langue de l'Ouest canadien» a donné lieu à une réflexion sur le Nord et l'Ouest – notion complexe, désignant tour à tour un cadre géographique, une réalité climatique, un lieu de vie, un thème littéraire et une source de langage. Au Canada, le lien entre les territoires du Nord et de l'Ouest est triple. D'abord le Canada, dans son ensemble et tous ses sous-ensembles, est perçu comme un pays du nord. Ensuite, historiquement, le Manitoba, province de l'Ouest, a fait partie intégrante du «Nord-Ouest»: Pays-d'en-Haut de la Nouvelle-France (1610–1763), au nord des Laurentides, qui comprenait aussi les Prairies. Enfin, la notion de «frontière» désigne la démarcation est-ouest en Amérique du Nord. Au fil du temps, cette démarcation n'a cessé de se déplacer vers l'ouest, pour finalement atteindre le Pacifique. Au Canada, cette «frontière» s'est aussi orientée vers le nord, englobant peu à peu les territoires du Nord, ce qui différencie le Canada des États-Unis. Le Golden Boy, l'immense statue réalisée par le sculpteur parisien Georges Gardet, qui couronne le Palais législatif du Manitoba depuis 1920, symbolise la «jeunesse éternelle» (autre nom de cette œuvre) d'une province tournée vers le nord par son identité territoriale passée et future.

Les quatre articles issus des communications présentées au CIEF poursuivent ici cette réflexion sur le nord (et son ouest), où s'entrecroisent les dénnotations et connotations d'indéniables réalités nordiques et les perceptions de ces réalités – perceptions que s'en font les écrivains venus d'ailleurs, répondant à l'appel du nord, ou celles des natifs d'un Ouest septentrional, de leurs personnages et de leurs lecteurs, ou encore celles captées par le langage des jeunes qui grandissent au Manitoba. Ces articles ont pour titres: «La géographie du Nord dans l'œuvre

de Constantin-Weyer: de la réalité à l'imaginaire», d'André Fauchon, «À la découverte du Nord: *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy», de Carol J. Harvey, «Présences du Manitoba dans l'imaginaire poétique d'Alexandre L. Amprimoz», de Sante Viselli, et «Le lexique nordique des jeunes Manitobains: variations sociolinguistiques dans le vocabulaire fondamental désignant les animaux», de Liliane Rodriguez.

À ces textes initiaux, traitant directement du Nord, se sont jointes d'autres voix, que l'on entend dans deux articles où une présence nordique s'introduit dans l'histoire et le théâtre: «Des lacunes en historiographie: la Vérendrye dans une perspective de relations hommes-femmes, de relations raciales et d'esclavage au début du Canada français, 1731-1749», de Karlee E. Sapoznik, et «Le Cercle Molière, 90 ans de théâtre en français au Manitoba: entrevues suscitées par un anniversaire», de François Lentz. Ce dernier texte (situé dans la rubrique hors dossier) participe pleinement à la thématique sur le Nord, de par ses propos sur les liens entre territoire, langue et identité.

Nous ne saurions simplifier le sens de ces six articles en attribuant à chacun une seule et même étiquette, qu'elle soit littéraire, linguistique ou autre. En effet, chaque texte capte plusieurs composantes nordiques: territoire, cadre social ou scolaire, voire perception poétique. D'un point de vue graphique, nous observerons la règle qui marque la distinction entre les noms avec majuscule, quand ils désignent des territoires (le Nord, l'Ouest), et sans majuscule quand ils désignent des directions spatiales ou des points cardinaux (le nord, l'ouest). Cette introduction invite les lecteurs à faire quelques pas dans chacun des articles, en suivant un fil commun: la présence d'un Nord/nord aux multiples facettes, car les six textes forment un tout à cet égard. C'est leur convergence nordique que nous commenterons, en laissant les lecteurs découvrir à leur guise les nombreuses autres dimensions de ces textes.

L'article d'André Fauchon, «La géographie du Nord dans l'œuvre de Constantin-Weyer: de la réalité à l'imaginaire», désigne d'emblée le nord comme le point cardinal des écrits de Maurice Constantin-Weyer, romancier français ayant vécu douze ans au Manitoba (jusqu'en 1914). Et d'emblée, Fauchon pose la question: «De quel Nord s'agit-il?» Grand lecteur de Constantin-Weyer et géographe professionnel, il déroule pour

nous le double itinéraire du romancier, tracé dans la géographie du Nord et de l'Ouest, et dans un nord de symboles essentiels au romancier. Il démontre combien les deux sont indissociables. Pour cela, il retrace le trajet de Constantin-Weyer depuis Bourbonne-les-Bains, en Haute-Marne, à Saint-Claude et autres localités manitobaines où le romancier résida, en insistant sur son séjour à Toul, lors de son service militaire. C'est là qu'il fit connaissance d'un sergent ayant vécu au Canada, et c'est de là que naquit son projet canadien. Le Canada qu'il perçoit, tel tout Français, comme un territoire nordique, est entré dans son imaginaire porté par des mots, au hasard d'une conversation. Le nord de Constantin-Weyer est un nord verbal avant d'être de terre tangible.

Puis, Fauchon retrace les pas de l'écrivain *in situ*, dans le Nord territorial, et ses activités agricoles ou commerciales, en famille, dans une «épopée canadienne» où la dureté de la vie et les déceptions sont rudes et récurrentes, mais paradoxalement doublées d'un attrait pour «une prairie encore vierge». Fauchon retrace le passage difficile de l'exotisme initial, ressenti à Toul, à la rudesse des travaux de la ferme. Ainsi souligne-t-il que le Nord/nord de l'écrivain, concret ou rêvé, est une constante dans ses récits. Ce n'est pas une simple toile de fond, c'est la force naturelle qui provoque, désole ou console les personnages et leur créateur. Fauchon révèle aussi l'histoire de quelques séjours et aventures inexactement prêtés à l'auteur, et restés sans démenti de sa part, preuve de la toute puissance de l'exotisme et de la légende nordique construite autour de lui. Il nous révèle enfin que, le jour où l'auteur se porte volontaire pour défendre la France lors de la Première Guerre mondiale, «il quitte Saint-Claude, le Manitoba et le Canada en août 1914, avec peu de regrets!» Toutefois, arrivé au romancier par des mots lors de sa jeunesse à Toul, le Nord l'accompagnera de ses mots toute sa vie, le menant, en 1928, au Prix Goncourt pour *Un homme se penche sur son passé*, et il lui permettra d'être «le plus vrai» dans ses petits essais sur le Manitoba. Fauchon nous convainc que le Nord est devenu l'identité littéraire du romancier, l'expérience qui l'a révélé à lui-même en tant qu'homme et en tant qu'écrivain.

Dans «À la découverte du Nord: *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy», Carol J. Harvey se penche sur une romancière

qui a vécu au Manitoba pour y être née, mais qui, elle, l'a quitté pour se trouver comme écrivaine. En analyste attentive de ses œuvres, Harvey avait déjà rétabli l'appartenance manitobaine de Roy, à une date où la majorité de ses lecteurs la croyaient québécoise (Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1993). Dans le présent article, elle nous propose une relecture du roman *La Rivière sans repos* (récit éponyme du recueil), publié en 1970, sans grand succès critique, excepté au Québec. Par une contre-critique, elle démontre l'actualité d'une œuvre investie de multiples éléments nordiques, concrets ou symboliques, que le titre de l'article, «À la découverte du Nord», nous invite à cerner. Harvey nous fait parcourir le Nord royen d'abord comme réalité géographique et climatique. Le Nord se pose en cadre du récit, le village inuit de Fort-Chimo (aujourd'hui, Kuujuaq), dans le Grand Nord québécois, et y dispose ses paramètres physiques d'un monde «à craindre»: rudesse de la vie, isolement, désert et désertion, exprimés par l'ample lexique royen du froid, de la glace et du vent. Harvey met aussi au jour un paramètre nordique retrouvé dans la narration et les dialogues. Il s'agit d'un enjeu économique et «stratégique» très actuel: le Nord-est un «réservoir de ressources naturelles», «de riches ressources cachées sous les mer glacées du Grand Nord».

Harvey développe son analyse littéraire selon plusieurs perspectives, révélant des aspects socio-historiques du Nord qui retentissent dans les luttes de l'héroïne inuite, Elsa, de son fils Jimmy (dont le père est un Blanc) et du vieil Ian, «gardien des traditions ancestrales». Tous souffrent d'un «choc des cultures» qui se traduit par un «tiraillement identitaire», particulièrement perturbant pour les jeunes. Tous s'interrogent sur leur place entre un mode de vie qui doit aux traditions sa survie millénaire, et une modernité ambivalente, qui apporte à la fois la pénicilline qui sauve et le diabète qui tue. Harvey démontre la valeur symbolique de la rivière Koksoak, qui marque «l'opposition spatiale entre ses deux bords», et celle du village même, scindé en deux – quartier blanc et quartier inuit. Dans une approche sociocritique, elle dégage la «portée idéologique» du texte de Roy et son traitement subtil du racisme envers les Inuits, de leur marginalisation et de celle des femmes. Harvey redonne à ce texte une actualité qui annonce la Commission de vérité et réconciliation de 2015. «À la découverte du Nord» royen

nous conduit, aux antipodes de l'exotisme, au cœur du monde arctique et des problématiques contemporaines de sa société, qui sont aussi, en fait, celles de l'ensemble du Canada.

Dans «Présences du Manitoba dans l'imaginaire poétique d'Alexandre L. Amprimoz», Sante A. Viselli nous ouvre, par la porte nord, l'œuvre d'un «écrivain franco-italo-canadien» qui fut très actif au Manitoba: poète, sémioticien, professeur universitaire, critique, «porte-parole» et défenseur de la langue française dans l'Ouest. Lecteur attentif de son «ami» et «mentor», Viselli redessine le parcours géographique de l'écrivain, dont les grandes étapes vont de sa Rome natale, à Paris, à Montréal, à Winnipeg, et finalement à St. Catherines, en Ontario. Mais, c'est le poète francophone, lors de sa période manitobaine («hiatus» entre deux étapes) qui fait l'objet de l'article. Exilé comme Constantin-Weyer, Amprimoz a vécu son parcours manitobain comme nordique, aussi bien sur la carte de géographie que sur celle du symbole. Comment se présente le Nord chez ce poète «prométhéen», quelles significations prend-il?

Le Nord, pour ce Méditerranéen, est de prime abord un lieu hostile, aux froids extrêmes et inévitables, et Winnipeg, «une ville plus triste que les autres» (Amprimoz, 1983). Viselli, romain lui-même, note l'inversion des perceptions causée par l'exil, quand on est «héritier d'un pays où une chute de neige se transforme en lieu de fête». Mais la rareté de la neige italienne a fait place à la longue monotonie des hivers nordiques du Manitoba. C'est pourtant là qu'a lieu la découverte de la «voie/voix» du poète. L'héritage méditerranéen n'est pas que de soleil, il engage à une quête de la lumière, par le souvenir, la philosophie et la littérature des Anciens, Virgile ou Homère: le poète se protège du froid par la lecture (Amprimoz, 1982). Le Manitoba devient un lieu de purgatoire dantesque: au fond des sombres hivers peu familiers se met à luire la lumière de l'art. Quel paradoxe! L'épreuve du froid vécue par l'artiste devient son *épreuve du feu* (selon l'expression consacrée). Viselli montre ainsi comment le Nord vécu par le poète est un lieu de «silence», mais non de «mutisme». Des extraits de poèmes ponctuent le texte de Viselli; ils font entendre la voix du poète, qui chante un nord rude et douloureux, mais lumineux symbole de son exil et «lieu privilégié de sa renaissance».

L'article de Liliane Rodriguez, «Le lexique nordique des jeunes Manitobains: variations sociolinguistiques dans le vocabulaire fondamental désignant les animaux», analyse le lexique des jeunes, selon une approche lexico-statistique, sémantique et sociolinguistique. Il apporte une autre lecture du Nord, et de son impact sur ceux qui y vivent, sur le plan linguistique, celui de l'acquisition lexicale. Les traits nordiques du vocabulaire des jeunes rejoignent la problématique de la portée identitaire de la langue, implicitement présente dans les domaines explorés par les autres articles. L'étude porte spécifiquement sur le vocabulaire des animaux, tel qu'il est employé couramment par les jeunes Manitobains, âgés de huit à treize ans. Les raisons de cet âge-cible et la méthodologie afférant aux modalités de l'enquête, à la mise en corpus des relevés lexicaux et aux résultats lexicométriques sont développées dans l'article.

Les résultats de l'analyse lexicométrique nous ramènent à la notion «nord». Les mots disponibles des jeunes, exprimant le champ lexical des animaux nordiques, dépassent très nettement en nombre et en diversité les mots désignant les animaux exotiques. Et ceci est vrai chez les filles comme chez les garçons. Non seulement la différence quantitative est nette entre leurs mots désignant les deux groupes d'animaux, mais la force qualitative de leur vocabulaire nordique montre l'impact du contact direct avec le «réfèrent» (les *realia* du milieu géographique et social) dans l'acquisition lexicale. Les mots disponibles désignant des animaux nordiques sont non seulement plus nombreux, ils s'enrichissent d'emplois néologiques ou métaphoriques, signes d'un sentiment linguistique identitaire en lien avec un territoire. Diamétralement opposé à tout exotisme ou sentiment d'exil, le vécu nordique dote les jeunes d'une familiarité native avec un territoire géographique qui devient un territoire lexical, source de création langagière. Ceci montre qu'inversement, éloignés de leurs référents natals, les auteurs «d'ailleurs» comme Amprimoz et Constantin-Weyer, éprouvent un sentiment d'exil qui est également un exil linguistique: les mots nordiques qui n'ont pas été apprivoisés pendant l'enfance, ont dû être conquis à l'âge adulte, avec un sens palpable dans les réalités d'un nord vécu. Cette conquête lexicale et sémantique s'est mêlée à la conquête d'un art poétique.

Et maintenant, il ne saurait y avoir de réflexion sur le Nord canadien, sans référence à l'histoire de l'exploration du Nord-Ouest au temps de la Nouvelle-France. Dans son article, «Des lacunes en historiographie: La Vérendrye dans une perspective de relations hommes-femmes, de relations raciales et d'esclavage au début du Canada français, 1731-1749», Karlee E. Sapoznik soulève des questions et cherche à combler des lacunes sur la vie en Nouvelle-France de 1731 à 1749, à l'époque des voyages de Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye dans le Nord-Ouest. Après avoir présenté le célèbre explorateur, sa naissance à Trois-Rivières en 1685, en Nouvelle-France, sa participation à la Guerre de Succession d'Espagne où il encourut de graves blessures, elle décrit son retour à Montréal pour entreprendre, avec une détermination passionnée la découverte de «la Mer de l'Ouest» (un passage par l'ouest vers la Chine), alors qu'il a déjà près de cinquante ans. Avec des arguments circonstanciés, Sapoznik présente la situation sociale et commerciale de l'époque, en particulier le rôle économique crucial des femmes blanches et amérindiennes. Elle fait état aussi de l'existence de l'esclavage dans les sociétés européennes et amériennes d'Amérique du Nord, en s'appuyant sur une diversité de sources historiques.

En ce qui concerne le fil conducteur menant au Nord, Sapoznik définit le rôle du Nord et sa perception au temps de la Nouvelle-France. Que représentait le Nord? Physiquement, c'était un lieu glacial, difficile d'accès, mais riche en ressources, offrant un enjeu commercial (la chasse au castor et la traite des fourrures), un enjeu religieux (la christianisation des populations indigènes) et un enjeu socio-économique (l'immigration de masse de populations européennes pauvres). Au travers des extraits cités, apparaît ce que l'on pourrait nommer «l'esprit du Nord-Ouest», qui inspirait les premiers explorateurs à sortir de leur confort européen pour aller voir plus loin, pour repousser la frontière du connu. Cela exigeait une endurance dans l'adversité des redoutables trajets terrestres, fluviaux et lacustres. Pouvons-nous encore mesurer leur insatiable curiosité pour la découverte d'autres territoires et d'autres peuples, nations amériennes, elles-mêmes résilientes devant les extrêmes climatiques, et qui leur apprenaient la survie nordique? Le Nord de la Nouvelle-France est un lieu dur, où la curiosité et l'endurance vont de pair, dans la découverte d'un pays en train de se faire.

Le sixième texte nous ramène au XXI^e siècle. Il nous livre une conversation commémorative, recueillie en 2016 par François Lentz: «Le Cercle Molière, 90 ans de théâtre en français au Manitoba: entrevues suscitées par un anniversaire». Lentz a mené les entrevues, posant des questions sur les sentiments suscités par le 90^e anniversaire de la troupe. Les participants y évoquent l'histoire du Cercle Molière, troupe théâtrale fondée en 1925, et toujours en activité, ce qui en fait la plus ancienne du pays, sans distinction de langue. Lentz laisse longuement la parole aux participants: Geneviève Pelletier, actuelle directrice artistique de la troupe (depuis 2012), son prédécesseur, Roland Mahé, directeur pendant 44 ans, François Fontaine, comédien de très longue date, et Laura Lussier, comédienne de métier, et depuis peu, metteuse en scène. Plusieurs générations expriment un même enthousiasme, qui contribue à notre réflexion sur le Nord/nord. Leurs paroles disent l'histoire de la troupe, «la marque irremplaçable» de Roland Mahé et la direction artistique immarcescible de Pauline Boutal (1894–1992), dont l'engagement dans la troupe dès 1941, à la mort de son époux, inspire respect et admiration.

Dans cette série de propos, «l'esprit du Nord-Ouest» se manifeste dans le langage expressif des quatre interlocuteurs. À travers leur description des faits, des événements, des dates-clés, des salles successives, des acteurs (au sens propre et figuré du terme), des générations prenant le relais, de la passion de la scène, du genre dramatique, et de la défense, par la forme théâtrale, de la langue française en milieu minoritaire, certains mots reviennent, faisant écho à l'esprit d'entreprise caractéristique du Nord-Ouest, héritage des Voyageurs, de leur sens de la liberté et de leur efforts pour survivre. Dans la grande aventure du Cercle Molière, une forme d'art est en jeu, et la survie d'une langue. Les participants ont les mêmes mots pour dire leur enthousiasme («effervescence», «énorme passion», «flamme», «enivrant»), d'autant plus nécessaire que les «ressources [sont] plus limitées», leur endurance («persévérance; résilience»), leur élan vers la nouveauté («défi», «urgence à créer», «piqûre de la création», «toujours innover», «prendre des risques», «explorer l'inconnu»). «vivre une expérience hors de l'ordinaire»), leur sens de la liberté («liberté de pensée», «maître chez soi», «liberté d'esprit», «une liberté totale à explorer») et de la solidarité du groupe mû par sa mission identitaire («communauté», «on fait

équipe, on fait troupe», «sentiment d'appartenance», «vitalité culturelle»). Cette solidarité est vitale quand on vit dans un «immense territoire», où guettent les dangers (le «risque de faillite», les «risques» d'entreprendre de nouveaux projets et le danger de «l'insularisme»). Défenseur de la «culture française des Plaines», «l'esprit du Cercle Molière» engage à «foncer, à prendre des risques, à pousser la communauté à grandir» par le «moteur identitaire» qu'est le théâtre en français.

Ainsi, les six articles présentés dans cette introduction concourent à dessiner le Nord et l'Ouest du Canada comme un grand espace géographique, climatique et social. Complexe, ardu à vivre, c'est pourtant également un espace réel et symbolique de liberté, d'invention, de méditation, de découverte de soi et des autres. L'esprit du Nord-Ouest apparaît soit en pleine lumière, soit en filigrane, dans ces textes très divers quant à leur sujet, mais qui tous mettent en scène la triade territoire, langue et identité.

Liliane RODRIGUEZ, rédactrice invitée
University of Winnipeg